



— SI SENIORS !

« À mes débuts, les résidents se tenaient encore debout »

Les aide-soignantes de l'Ehpad Madeleine-Verdier de Montrouge accompagnent au quotidien des seniors de plus en plus dépendants. À un rythme toujours effréné.

28 juillet 2025 Épisode n° 4

Texte Nadia Hebbar

Photo Victorine Alisse



La nuit a fini sa ronde, l'Ehpad Madeleine-Verdier se lève. Depuis 6 heures, des baskets crissent dans les couloirs de cet établissement de Montrouge, dans les Hauts-de-Seine. À 8 heures, des aide-soignantes accourent, nouant leur blouse en marchant. Dans le poste vitré du premier étage, leurs voix se mêlent aux bips. « *Bonjour, vous cherchez quelqu'un ?* », me lance l'une d'elles. « *Une certaine Justine.* » L'aide-soignante rit derrière ses lunettes léopard Prada. Sur sa tunique violette, une étiquette discrète : « Justine Djuikom ». Dix ans qu'elle arpente cette maison.

Justine est soulagée : aujourd'hui, normalement, elle pourra compter sur Josiane, Rebecca, Chantal et Gisèle. Et sur Zéphérine, l'infirmière. D'habitude, elles sont trois. Pourtant, à en croire la

directrice, Camille Anger-Rey, la maison Verdier tient bon côté effectifs. « *Nous avons deux médecins généralistes titulaires à plein temps* », précise-t-elle encore. Au total, ils sont 120 professionnels à faire vivre l'établissement, dont 33 aide-soignantes de jour et de nuit. Ici, les absences sont moins fréquentes qu'ailleurs. Un luxe dans ce secteur, alors que les Ehpad enregistrent un absentéisme record : 8,9 %, soit plus de 32 jours d'absence par salarié chaque année. En 2019, 61 % des établissements déclaraient avoir du mal à recruter, selon un rapport du Sénat. La Cour des comptes le rappelait en 2022 : le médico-social concentre trois fois plus d'arrêts maladie et d'accidents du travail que la moyenne nationale. Alors, même si dans les couloirs de Verdier personne ne manque à l'appel, les résidents eux-mêmes réclament très officiellement plus de bras.



À l'Ehpad Madeleine-Verdier, à Montrouge, dans les Hauts-de-Seine, une aide-soignante aide une résidente à se lever de son fauteuil, le 26 juin 2025 — Photo Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

8 h 45. C'est l'heure de la toilette. Fini les palabres, les aide-soignantes avalent leur dernier café puis chacune file vers un recoin de l'étage. De chambre en chambre, Justine frappe doucement. « *Bonjour, vous allez bien ?* » Pas de réponse. Des paupières closes, un souffle à peine audible. Sous la lumière jaunâtre, tandis que le bruit sourd des scies s'infiltré dans les murs – des travaux sont en cours à l'Ehpad –, le réveil est lent et les corps engourdis. Justine annonce chaque geste, explique, rassure quand un résident gémit. Certains ne peuvent plus se lever. La toilette se fait alors au lit : bouger un bassin, soulever un bras, vider la bassine d'eau. Avant, sans rails de transfert, ces bras mécaniques accrochés au plafond qui aident à déplacer les résidents, elle devait

les porter en se pliant le dos. « *Là, on a ces appareils, c'est mieux.* » Mais les corps pèsent lourd, parfois près de 130 kilos, alors pour Justine « *ça change pas trop* ». « *Passé la cinquantaine, c'est plus dangereux* », ajoute Chantal. Elles savent de quoi elles parlent. Toutes ont connu les arrêts maladie : entorses, dos bloqué, épaules foutues. Les chiffres ne disent pas autre chose : ce sont deux fois plus d'accidents du travail que dans le secteur du bâtiment, d'après l'Association des centres médicaux et sociaux.

Les journées de Justine durent douze heures. Mais ce n'est pas le pire. Le pire, c'est la dépendance toujours plus grande des résidents qui arrivent

Justine jette un œil à sa liste. La prochaine, porte 112. L'ambiance change. Une radio grésille un vieux tube latino. C'est la chambre où Justine respire un peu, le temps d'oublier les gestes à la chaîne. Elle pousse son chariot, parle à mi-voix. Le métier, elle l'aime toujours. Mais « *ça a changé* ». Avant, ses journées duraient onze heures. Maintenant douze. Avec deux, parfois trois jours de repos par semaine. Mais ce n'est pas le pire. « *À mes débuts, les résidents se tenaient encore debout, prenaient tous leur café en salle commune.* » Elle s'interrompt, replie un drap. « *Là, on sait qu'ils ne resteront que quelques mois, pas plusieurs années comme à l'époque.* » Longtemps, l'Ehpad était l'escalier, avant de devenir le terminus. Maintenant, les résidents se présentent plus tard et plus dépendants (lire l'épisode 1, « Qu'est-ce qu'on a fait aux bons vieux ? »). En 2011, ils étaient 81 % à être en perte d'autonomie, selon la Drees (Direction de la recherche, des études, de

l'évaluation et des statistiques). Huit ans plus tard, ils sont 85 %. Aujourd'hui, plus de la moitié sont classés en GIR 1 (groupe iso-ressources), le niveau maximal de dépendance. Et l'avenir ne promet pas mieux : 108 000 seniors dépendants de plus pourraient intégrer les établissements dans les cinq ans à venir, renchérit un autre rapport de la Drees. Pendant ce temps, le ministre de la Justice Gérard Darmanin a d'autres projets. « *Je suis en train de regarder des Ehpad qui sont fermés, que je pourrais modifier pour pouvoir très rapidement y mettre des détenus* », a-t-il annoncé sur RTL, le 30 juin dernier. Mais après le scandale Orpea, seuls six établissements sur 7 500 ont été sanctionnés d'une fermeture totale à la suite de dysfonctionnements. En attendant la prochaine déclaration outrancière du garde des Sceaux, les lits manqueront encore pour accueillir ceux qui n'ont plus le choix.

De retour au poste vitré, Justine tape sur le clavier, consignait ses observations lors de la toilette. Derrière elle, Chantal, sa coéquipière, raconte : un homme d'environ 60 ans est entré après un accident de la route. Depuis, il tient entre la vie et la mort (lire l'épisode 2, « Jusqu'à la fin »). « *Son état est irréversible*, commente la directrice. *Il n'a pas besoin de soins pour aller mieux, juste d'aide pour vivre. On ne pense jamais à ces cas-là, alors ils n'ont pas de vraie place.* » Alors peu à peu, la charge des soignants en Ehpad s'est déplacée : d'avantage de soins techniques, moins d'accompagnement humain. « *Parfois, on ne se croit plus dans un Ehpad, mais dans un hôpital* », lâche Chantal.



Des résidents regardent la télévision dans la pièce commune de la maison Verdier, le 1^{er} juillet 2025 — Photo Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

Il est 11 heures. Justine ne veut pas le savoir, ça la stresse trop. « *Tant pis si ça prend plus de temps, au moins je fais bien.* » Mais la cadence ne faiblit pas. « *Le pire*, reprend Chantal, *c'est qu'on n'a jamais le temps pour parler aux résidents. C'est pas qu'on s'en fiche, c'est juste impossible.* » Au même moment justement, Mme Nadia appelle pour la cinquième fois en dix minutes. La résidente veut qu'on la réinstalle dans un fauteuil. Une fois en place, elle se relève et revient à la charge. « *Au fond, elle cherche de la compagnie*, dit Chantal. *Mais on doit continuer ailleurs.* »

« On encaisse beaucoup, on n'est pas toujours respectées... mais je ne changerais pas de métier. »

Josiane, aide-soignante à Madeleine-Verdier

Si tout va si vite, c'est surtout la faute à un système qui craque. Depuis Orpea, les contrôles se sont multipliés. « *Une bonne chose* », reconnaît Camille Anger-Rey. Mais les moyens accordés, eux, n'ont pas suivi. Salaires revalorisés, inflation galopante, recours massif aux vacataires : les charges explosent. Deux tiers des Ehpad sont dans le rouge, selon le rapport sénatorial. Et le

gouvernement d'Élisabeth Borne a enterré la loi de programmation pluriannuelle pour le grand âge, censée garantir un budget à la hauteur, d'après la Caisse nationale de solidarité sur l'autonomie. « Nos recettes n'ont pas bougé, affirme la directrice de l'établissement. On accuse les Ehpad d'être de mauvais gestionnaires, on exige l'excellence, mais on nous donne trop peu. »

Josiane, aide-soignante, débarque tout sourire, s'incrutant dans la conversation comme elle rentre partout : sans frapper. « Au moins, on fait nos 10 000 pas par jour ! » L'ambiance se détend. Surnommée « la volante », elle file d'étage en étage, infatigable. « Douze heures de taf, faut bien rigoler ! » Mais il faudra encore s'adapter ce midi : travaux en cours obligent, la cuisine est fermée tout l'été. Des barquettes seront livrées par un gestionnaire extérieur. En attendant le chariot, leur vient une idée. « Allez, on le fait », lance Josiane. Dans la salle commune du repas, elles montent le son. Chansons françaises, tubes de Conakry : on tape dans les mains, on sourit, on esquisse des pas. Sur *Le bal masqué*, Josiane tend la main à Jeannine, une résidente. Elles dansent quelques minutes, rient, avant que l'aide-soignante revienne s'adosser au mur : « On encaisse beaucoup, on n'est pas toujours respectées... mais je ne changerais pas de métier. » Josiane a grandi aux bras de sa grand-mère, au Cameroun, « partie trop tôt ». Elle n'a pas pu être là pour elle, comme elle l'aurait voulu. Alors, Josiane veut donner un sens à ce manque. « Être avec eux, c'est comme être avec des enfants, mais qui vous apprennent la vie. »



Lors de la pause-déjeuner, les aide-soignantes invitent des résidentes à danser ; une résidente prend sa collation, le 26 juin 2025 — Photos Victorine Alisse/Hors Format pour *Les Jours*.

Le chariot rapplique enfin avec les plateaux-repas. La musique tourne, mais la réalité coupe le son. « Fait chier ! », balance Justine. « On va pas servir que de la purée ! », lance Chantal. Couac dans la livraison : il manque la viande. Le stress monte, les nerfs s'aiguisent.

« T'as bien vérifié, Justine ? »

Oui ! Où est la barquette de sauce ? Elle était là ! »

À ses débuts, Justine a dû encaisser la mort d'un résident dont elle était proche dès la première année. « J'ai appris. Il ne faut pas trop s'attacher »

Elle l'a sous les yeux. Mais la viande, toujours pas. Gisèle, aide-soignante, fonce aux étages, fouille le frigo du troisième. Elle dégote une barquette de viande entamée. « On fait avec », tranchent-elles. À la fin du repas, comme trop souvent, on ne capte plus internet. Pour le grand malheur des résidents, il n'y a donc plus de télé. Il faut passer le temps à l'ancienne :

jeu du petit bac sur papier. Les aide-soignantes doivent nettoyer, surveiller ceux qui pédalent sur le vélo électrique, rassurer Mme Nadia qui craint de tomber, penser au goûter... La pause officielle ? De 13 h 30 à 14 h 30. En réalité, Justine aura une trentaine de minutes.

Dix ans plus tôt, les débuts ont été rudes : s'occuper des enfants, encaisser la mort d'un résident proche la première année... Justine a pleuré pendant des mois, pris

25 kilos sous le stress. « *J'ai appris. Il ne faut pas trop s'attacher.* » Comme beaucoup ici, elle réclame la présence d'un ou une psychologue du travail. Justine fixe le carrelage jaune. Autour, des appels à l'aide, des « *il fait chaud* », certains veulent regagner leurs chambres. Elle coupe le ventilateur noir, redresse la tête puis ajuste ses lunettes léopard. Un jour, elle l'espère, elle sera infirmière. Pour l'instant, elle pousse son chariot. Encore une tournée jusqu'à 20 h 30, avant la relève de nuit. 📖

PDF généré le 5 août 2025 pour yannschreiber@gmail.com

Texte Nadia Hebbar

Photo Victorine Alisse

Édité par François Meurisse

Vous pouvez consulter une version enrichie de cet article à l'adresse :
<https://lesjours.fr/obsessions/ehpad/ep4-aide-soignantes/>

Éditeur

Les Jours est édité par la société *Les Jours SAS*.

- *Capital social* : 130 170 €
- *Immatriculée sous le numéro 812 749 323 au RCS de Paris.*
- *Numéro de TVA intracommunautaire* : FR 12 812749323
- *Numéro de CPPAP* : 0128 Y 92937
- *Adresse* : Les Jours - 14 rue de Rouen - 75019 Paris
- *Téléphone* : 09 83 98 59 95
- *E-mail* : contact@lesjours.fr
- *Directrice de la publication* : Isabelle Roberts